

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Édouard (*suite et fin*).  
— VARIÉTÉS : Pont sur le Rhin à Schaffouse; La poule et ses poussins; Cadet Rousselle (*fin*).

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### L'AMI D'ÉDOUARD.

Toute la troupe néanmoins se ranima brusquement quand Palmer, sortant enfin de la savane, s'élança vers les dormeurs et s'écria d'une voix vibrante :

« J'ai vu Édouard... j'ai vu les orangs!... que tout le monde se prépare! Ils ne sont pas à plus d'une demi-heure de marche. »

Comme nous l'avons dit, la troupe fut sur pied en un instant. Pour les uns, ce mot magique, *les orangs!* avait chassé les velléités de sommeil; aux autres le nom d'Édouard avait rappelé le but de l'expédition et l'immense infortune qu'il s'agissait de secourir.

Van Stetten, qui, après des efforts inouïs, était parvenu à se mettre debout, disait en épongeant son front baigné de sueur et en poussant de grands soupirs :

« Pourvu que cette fois je trouve l'occasion de mesurer l'angle facial d'un orang! Les savants de l'Europe ne sauront jamais ce que m'aura coûté une pareille découverte! »

Palmer donnait à son monde les instructions les plus minutieuses, afin d'éviter de fausses manœuvres capables de faire avorter l'entreprise. Il fut convenu que les chasseurs formeraient un grand cercle autour de l'endroit ha-

bité par les orangs, et que le cercle se resserrerait peu à peu dans le plus profond silence; on songerait surtout à s'emparer d'Édouard, et il était défendu de tirer sur les orangs, sinon dans le cas d'une absolue nécessité; car si l'on venait à en tuer ou à en blesser un, les autres pourraient devenir furieux et causer à la troupe des pertes cruelles. Deursen devait aller avec les lascars prendre poste à une place que Richard lui désigna, tandis que Richard lui-même s'avancerait d'un autre côté avec les Malais; quelques notes du cornet que le chef portait en sautoir donneraient le signal de se réunir.

« Maintenant, poursuivit Palmer, que tout le monde soit prudent et veille bien à sa sûreté, car si le salut de mon fils coûtait la vie à quelqu'un de ses libérateurs, ce serait pour moi, et plus tard pour lui une cause de douloureux regrets. »

Alors toute la troupe s'ébranla et pénétra dans la savane.

Richard avait ses motifs pour recommander aux gens de la troupe une extrême prudence; dans la tournée d'exploration qu'il venait de faire, il avait pu reconnaître que le danger était plus grand qu'il ne l'avait imaginé d'abord. Voici, du reste, ce qui lui était arrivé :

Dans le canton où il s'était engagé, les arbres, comme nous l'avons dit, se trouvaient largement espacés; néanmoins, chaque fois que le colon passait sous un de ces arbres, il en scrutait avec soin le feuillage, pour s'assurer qu'il ne recélait pas un orang en sentinelle. Mais, à cette heure où la chaleur devenait insupportable, la création tout entière semblait immobile



Il riait, battait des mains, en répétant le nom de son père. (P. 358, c. 2.)



et endormie. Sauf quelques reptiles qui fuyaient sur le passage de Palmer, rien ne bougeait autour de lui; les cigales elles-mêmes se taisaient. Les oiseaux qui, lors de sa première apparition dans ce canton vierge, s'envolaient de toutes parts, paraissaient maintenant ne pouvoir se décider à quitter les herbes où ils trouvaient encore un peu d'humidité et de fraîcheur. Quant à Palmer lui-même, il était insensible en apparence aux atteintes de cette température insupportable, aux ardeurs de ce soleil si exactement perpendiculaire au-dessus de sa tête que son corps n'avait plus d'ombre. Aucune goutte de sueur ne coulait sur son visage osseux et basané. Il respirait sans peine cet air embrasé qui semblait sortir d'une fournaise. Il n'avait de pensée que pour son fils et pour la grave partie qui allait se jouer, en cet endroit même, quelques instants plus tard.

Tout en avançant avec circonspection, il se dirigeait vers la partie boisée habitée par les orangs. Bientôt autour de lui les arbres devinrent plus nombreux, plus serrés, plus épais, et il approchait rapidement du but, quand un léger craquement se fit entendre au-dessus de sa tête. Il s'arrêta, le pied en l'air, retenant son souffle, et, après avoir silencieusement préparé sa carabine, il regarda dans l'arbre d'où le bruit était parti. Un orang était couché paresseusement dans une touffe d'orchidées, à la hauteur d'une vingtaine de pieds, et semblait faire la sieste; c'était en se retournant dans sa couche fleurie qu'il avait cassé une branche et attiré l'attention du colon.

Palmer le tint en joue pendant quelques secondes. Au moindre mouvement hostile du formidable animal, il eût lâché la détente. Mais l'orang n'avait pas aperçu le chasseur, et, après un bâillement sonore, il s'était tranquillement rendormi. Il n'entraît pas dans le plan de Richard de commencer l'attaque de sitôt, de peur d'inquiéter les orangs qui se trouvaient dans le voisinage. Aussi revint-il doucement en arrière, afin d'aborder la clairière par un autre côté.

Après avoir fait un détour, il se remit à ramper dans les herbes, en prenant des précautions infinies pour n'être pas découvert. Ces précautions n'étaient pas inutiles, car il put voir encore trois ou quatre orangs groupés sur les arbres, dans des attitudes nonchalantes, tandis que les huttes semblaient elles-mêmes occupées par leurs habitants ordinaires. Cette augmentation de la bande était-elle accidentelle, ou bien Richard, à sa première visite, n'avait-il eu connaissance que d'une partie des habitants de la clairière? Dans tous les cas, elle ajoutait singulièrement aux difficultés de l'entreprise. Cependant, le colon ne songea pas à reculer, comme on peut croire; il continua de se glisser dans les broussailles, et bientôt le succès justifia cette constance intrépide.

Sur le bord du ruisseau qui traversait la clairière, se trouvait en ce moment Édouard sortant de l'eau, où il venait de prendre un bain, et Édouard, pour se préserver des rayons du soleil, s'était fait avec des herbes humides une espèce de guirlande qu'il avait enroulée autour de son corps nu. L'eau dégouttait de sa longue chevelure et de ce vêtement un peu trop primitif, mais gracieux.

Édouard n'avait plus cet air sombre et mélancolique dont son père avait été frappé la première fois; il alla prendre au pied d'un saule un arc et des flèches qu'il y

avait déposés, et se mit à tirer contre un tronc d'arbre, comme pour exercer son adresse. Il ne manquait jamais d'atteindre le but; néanmoins, l'arc ne paraissait pas bien redoutable, et différait peu de ceux qu'on laisse entre les mains des enfants. La corde paraissait faite de bourre de coco ou de quelque autre plante filamenteuse; les flèches, quoique d'un bois très-dur, n'avaient aucune armature pour les rendre pénétrantes, et elles pouvaient seulement être redoutables à des oiseaux ou à des animaux de petite taille.

Toutefois, Édouard semblait prendre un plaisir extrême à les lancer, et quand il était content de son habileté, il faisait entendre un rire joyeux, comme pour s'applaudir lui-même.

Richard, blotti derrière une touffe d'arbustes, observait cette scène avec une curiosité mêlée d'attendrissement. Son fils avait donc aussi des plaisirs dans cette captivité où le rôle de l'espèce humaine et celui de la brute étaient si singulièrement intervertis? Il ne pouvait assez admirer la grâce et la souplesse de l'enfant devenu sauvage. Le corps d'Édouard, fortifié par l'exercice et le grand air, avait les plus admirables proportions de la statuaire, et ses cheveux flottants sur ses épaules lui donnaient un caractère de noblesse.

Cependant, un cri rauque poussé par un orang sembla l'avertir que le moment du repos était arrivé. Édouard, prenant son arc et ses flèches, se dirigea vers sa cabane.

Palmer comprit que le moment était favorable pour agir. Édouard, fatigué, allait s'endormir sans doute; il serait facile de l'entourer et de le surprendre pendant son sommeil. D'autre part, les orangs, disséminés sur les arbres et dans les huttes, semblaient eux-mêmes appesantis par la chaleur, et leur vigilance ordinaire pouvait aisément être mise en défaut. Aussi le colon, délivré de l'espèce de fascination que la présence de son fils avait exercée sur lui jusque-là, se hâta-t-il de battre en retraite, et il eut le bonheur d'y réussir, cette fois encore, sans avoir attiré l'attention de l'ennemi.

Quelques instants plus tard il se retrouvait au milieu de ses gens.

Deursen, comme nous l'avons dit plus haut, était chargé avec les lascars de tourner la clairière fréquentée par les orangs, de manière à couper la retraite du côté de la forêt, tandis que Richard, avec les Malais, aborderait de front les ennemis, et on se mit en devoir d'exécuter ces divers mouvements. On marchait dans le plus grand silence; toute conversation, même à voix basse, était défendue. Il fallait rester autant que possible sous l'abri des arbres, et, quand les arbres manquaient, se traîner sur le ventre dans les hautes herbes. Ces dispositions habiles eurent le meilleur résultat; Palmer et ceux qui l'accompagnaient arrivèrent sans encombre jusqu'en vue de la clairière, et presque aussitôt le cri du héron, parfaitement imité par un des lascars, donna la certitude que, de leur côté, Deursen et son monde se trouvaient au poste convenu.

Palmer alors porta son corne à ses lèvres et en tira quelques sons peu éclatants; c'était le signal pour les deux troupes de se développer et de former un cercle autour de la clairière. Ce mouvement s'opéra encore avec une grande précision. Deux lignes courbes s'établirent, s'allongèrent, puis se soudèrent l'une à l'autre. Il n'y avait pas un espace de plus de dix pas entre cha-



cun des hommes qui composaient ce cordon, et, à moins de fuir à travers les airs, tout ce qui se trouvait dans le cercle devait être inévitablement pris.

Le docteur et Darius ne faisaient pas partie de la ligne de traque, et ils s'avançaient avec précaution, sous la conduite de Richard, vers les cabanes. Palmer et le nègre se tenaient prêts à faire feu, et van Stetten, que l'on avait chargé aussi d'un énorme fusil, paraissait assez mal à l'aise. Rien cependant ne justifiait ces inquiétudes. Les orangs ne se montraient pas, et si Richard n'en avait vu de ses yeux une bande assez nombreuse peu d'instants auparavant, il eût pu croire qu'ils avaient déserté le canton.

Cependant, il savait combien cette apparence était trompeuse, et la disparition subite de ces dangereux ennemis lui semblait du plus sinistre augure. Mieux eût valu de leur part une attaque ouverte; ce silence et cette immobilité étaient pleins d'embûches.

Ses tristes prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. On entendit un coup sourd, et un Malais tomba comme foudroyé. Au même instant, un des voisins de la victime porta son fusil à l'épaule, et parut viser dans un arbre le terrible bâtonniste qui venait de frapper ce coup, mais Palmer s'empessa d'intervenir.

« Ne tirez pas! ne tirez pas! dit-il avec énergie, ou tout est perdu. »

Cet ordre fut écouté, et le chasseur abaissa son fusil en maugréant. On releva le malheureux Malais, mais tout secours était inutile : la mort avait été instantanée.

Palmer restait terrifié de cet événement, quand le même bruit sourd, aussitôt suivi de la chute d'un corps, se renouvela du côté des lascars; un homme venait encore de succomber sous les invisibles massues. Mais cette fois il ne fut pas possible au colon d'empêcher la vengeance. A peine le lascar avait-il mesuré la terre, qu'un coup de fusil partit, tiré sans doute par un des amis du défunt.

Il ne parut pas que la balle eût atteint les orangs; toutefois, cette explosion d'arme à feu, la première qui eût retenti dans cette portion du bois, produisit un effet extraordinaire. Le silence et l'immobilité qui avaient régné jusque-là dans le feuillage cessèrent brusquement. Des cris bizarres s'élevèrent de toutes parts, il se fit dans les arbres un tumulte épouvantable. Les plus grosses branches étaient brisées comme par un ouragan et tombaient avec fracas autour des chasseurs; les menues branches, les feuilles, les plantes parasites voltigeaient en tourbillonnant. En même temps, on vit de grands corps gagner avec rapidité la cime des bombax et des pandanus les plus élevés; on eût dit d'oiseaux gigantesques s'envolant à tire-d'aile vers le ciel embrasé.

XXIII. Réussite.

Quelques coups de fusil retentirent encore, malgré la défense de Richard et malgré l'impossibilité évidente d'atteindre ces agiles adversaires; puis un calme profond s'établit de nouveau. Sans doute les orangs, en sûreté dans leurs refuges aériens, s'étaient remis en observation et attendaient les actes ultérieurs des assaillants.

« A présent, à présent! s'écria Palmer, ne perdons pas une minute.... Édouard est toujours dans sa hutte, je le sais, j'en suis certain.... Hâtons-nous. »

Et il se mit à courir vers la cabane avec Darius et

le docteur. Comme ils approchaient de la pauvre demeure d'Édouard, ils furent rejoints par Deursen et par le nègre qui servait de domestique au gouverneur. Deursen venait rendre compte des derniers événements à Palmer, mais celui-ci ne put que lui dire avec précipitation :

« Il est là.... ne nous quittez pas. »

Quand on atteignit la hutte, on s'aperçut que celui qui l'habitait en avait fermé l'entrée avec des branches; en ce moment encore, il était en train d'accumuler derrière cette fragile clôture la mousse et les feuilles sèches qui lui servaient de lit. Il paraissait cruellement effrayé; il s'agitait, en proie à de cruelles angoisses, et on entendait distinctement le bruit de son haleine oppressée.

Que faire? Sans doute un simple coup de hache eût suffi pour ouvrir une brèche dans la frêle construction; mais c'eût été peut-être pousser le jeune sauvage à quelque détermination aveugle et désespérée. Richard fit signe à ceux qui l'entouraient de garder le silence; puis il se pencha vers la mince paroi de feuillage, et dit d'une voix douce :

« Édouard, mon enfant, n'aie pas peur.... C'est moi, c'est ton père qui te retrouve enfin après t'avoir si longtemps cherché.... Je t'aime toujours, et je viens te délivrer de l'esclavage où te tiennent les orangs. »

Il se tut et prêta l'oreille; les mouvements convulsifs avaient cessé dans l'intérieur de la cabane. Peut-être Édouard se souvenait-il qu'il avait déjà entendu des sons pareils deux jours auparavant; peut-être aussi, remontant plus haut dans ses souvenirs, cherchait-il à reconnaître les accents de cette voix chère qui, sans qu'il sût pourquoi, lui causait de si violentes émotions. Cependant sa tranquillité dura peu; bientôt il se mit à s'agiter avec plus de force et son souffle devint plus pénible.

Richard reprit, d'une voix pleine d'anxiété et de tendresse :

« Mon fils! mon Édouard! mon enfant! »

Et quel accent il y avait dans cette voix de père!

L'effet de cet appel fut prompt et décisif.

« Père! » cria une voix haletante.

Au même instant, les branchages s'écartèrent impétueusement, et Édouard, pâle, les cheveux épars, l'air égaré, s'élança hors de la hutte. Il paraissait être sous l'influence d'une hallucination, et tenait à la main son arc et ses flèches. Tout frémissant, l'œil hagard, il était magnifique de terreur, d'étonnement et de joie. Quand il fut dans la clairière, il s'arrêta et décocha une flèche au hasard, comme pour atteindre un fantôme. Le trait retomba sans force à quelques pas. Alors le sauvage laissa échapper l'arc lui-même de ses mains tremblantes, et regarda autour de lui.

Mille sentiments divers se peignirent sur son visage bruni, à la vue des personnes qui se tenaient immobiles et silencieuses à côté de la hutte; cependant l'impression dominante parut être encore la frayeur. Comme il chancelait, Palmer voulut s'avancer pour le soutenir; mais Édouard fit un mouvement brusque pour prendre la fuite; le pauvre père n'osa bouger de place.

« Bonjour, Édouard! » lui dit-il.

Le jeune sauvage voulut prononcer quelques mots, mais sa langue s'embarrassa; il ne put former que des sons confus et s'arrêta comme honteux de son impuissance.



Néanmoins, ces signes du réveil prochain de son intelligence engourdie inspirèrent une joie extrême à ses amis. Le colon reprit alors :

« Mon enfant, ne veux-tu pas embrasser ton père qui ne vit que pour toi ? As-tu donc oublié ton père ? »

— Père, » répéta Édouard comme un écho et avec une certaine difficulté.

Mais il ajouta presque aussitôt de lui-même et avec une grande netteté :

« Maman ! »

Ce nom sacré, le premier qui vienne aux lèvres de l'enfant, le dernier qui fasse battre le cœur du vieillard, ce nom prononcé par le jeune sauvage toucha profondément les assistants.



Il paraissait sous l'influence d'une hallucination. (Page 355, col. 2.)

Tous les yeux se remplirent de larmes.

« Ta mère, pauvre petit, s'écria Richard, tu ne la reverras plus ! »

Mais, surmontant son attendrissement, il ajouta :

« Ton père te reste et ta tante et ta cousine Anna, et des amis qui te feront oublier les souffrances passées. »

Édouard écoutait attentivement; il semblait chercher

avec effort le sens des mots qu'on lui adressait; il balbutiait :

« Père ! Maman ! Maman ! Anna ! »

— Oui, oui, il se souvient de tous ceux qui l'ont aimé ! dit Richard avec transport; et son cœur se réveille en même temps que sa mémoire. Déjà il semble vouloir parler, et, dans quelques jours.... Dieu soit loué ! mon fils m'est enfin rendu. »



Jusqu'à ce moment on avait formé cercle autour d'Édouard, mais sans oser l'approcher; car il semblait que le moindre contact dût le mettre en révolte. Palmer, après avoir laissé à son fils le temps de se familiariser avec le commerce des individus de son espèce, dit un mot bas à Darius, qui lui remit aussitôt un léger paquet et en tira un de ces pagnes de guinée bleue en

usage parmi les Hindous et les nègres. C'était un vêtement d'une simplicité un peu primitive; mais on ne pouvait tout d'abord imposer un habillement plus compliqué à cet enfant des bois, impatient de toute gêne.

Richard crut même devoir prendre quelques précautions pour obtenir que le jeune homme s'en laissât couvrir. Il lui montra d'abord cette toile bleue et lui fit



Cette fois, la tenace vitalité de l'orang fut vaincue. (Page 359, col. 1.)

entendre qu'elle lui était destinée; puis il s'approcha doucement et essaya de le vêtir de la jupe flottante. Édouard, malgré sa stupéfaction, tressaillit aussitôt qu'on le toucha : ses muscles d'acier se tendirent. Heureusement quelques bonnes paroles, des gestes affectueux, le calmèrent.

Jusqu'à ce moment les orangs avaient accordé quelque répit à la troupe; mais ils pouvaient se raviser, et

les chasseurs, sous ces arbres épais, se trouvaient toujours exposés à leurs coups. Il était donc prudent de ne pas s'arrêter davantage à cette place. Du reste, Édouard, grâce aux ménagements qu'on avait employés, paraissait déjà suffisamment apprivoisé pour devoir suivre sans résistance son père et ses amis. Palmer, le prenant par la main, lui dit avec un accent de bonté :

« Viens, Édouard, viens mon enfant.... Il faut partir. »



Le colon rappela tous les chasseurs autour de lui; aussi bien, il n'était plus nécessaire de garder les postes, maintenant que le but de l'expédition semblait atteint. Il donna l'ordre à quatre Malais, parmi lesquels étaient Boa et Tueur-d'Éléphants, de se tenir aux côtés d'Édouard, de peur qu'il ne tentât de s'échapper, tandis que d'autres se chargeraient des deux hommes tués par les orangs.

« En marche ! dit-il; hâtons-nous de sortir du fourré. Aussitôt que nous aurons gagné la plaine, nous n'aurons plus rien à craindre, je l'espère. »

Un peu plus tard, la troupe des chasseurs fit halte sous un bouquet d'arbres dont l'isolement complet était une garantie contre toute surprise de la part des orangs. Ce repos était bien nécessaire, par cette chaleur étouffante, après tant d'agitations et de fatigues. D'ailleurs, il s'agissait d'enterrer ceux qui avaient succombé sous les coups de ces terribles animaux, et plusieurs travailleurs creusaient à la hâte une fosse au pied d'un palmier.

Richard, malgré les pertes cruelles qu'avait coûté la délivrance de son fils, ne pouvait cacher sa joie, et il contemplait avec amour cet enfant qu'il venait de reconquérir à force de persévérance et de courage.

« Sans doute, monsieur Palmer, dit le gouverneur, nous sommes enfin débarrassés de ces orangs. Ils ont l'air de comprendre le danger de se tenir à notre portée. »

— Ne nous y fions pas trop, répondit Richard tout pensif; je connais sur ces étranges animaux des faits qui permettent de douter s'ils n'ont pas une sorte d'intelligence méchante au service de leurs rancunes. Je voudrais que nous fussions déjà de l'autre côté du marais. Hâtons-nous. »

Quand on arriva au bord du marais, le soleil s'inclinait vers l'horizon et la chaleur avait sensiblement diminué; néanmoins, les blocs volcaniques de la chaussée étaient encore si brûlants que les lascars ne pouvaient, sans de vives souffrances, y poser leurs pieds nus.

Édouard était tout à fait docile. Il marchait d'un pas tranquille entre les deux hommes chargés d'une manière spéciale de veiller sur ses mouvements.

Richard, s'apercevant que le jeune sauvage, vêtu simplement d'un pagne de guinée bleue, recevait sur sa peau nue ce soleil encore dévorant, alla prendre dans les bagages un morceau de calicot et le jeta sur les épaules d'Édouard. Celui-ci, au premier contact de cette étoffe légère, essaya de s'en débarrasser; mais aussitôt la sensation de bien-être qu'elle lui causait modifia sa pensée. Il cessa de se débattre et chercha des yeux à qui il devait ce soulagement. Alors ses traits s'épanouirent, et il dit de cette voix qui avait conservé les mignardes inflexions de l'enfance :

« Père !... père !... »

Rien ne saurait exprimer la joie de Richard à cette preuve toute spontanée d'affection filiale.

« Ah ! maintenant il me reconnaît tout seul, s'écria-t-il avec orgueil; oui, il me reconnaît bien, malgré ma longue barbe et mes cheveux gris !

— Père !... Maman !... Anna !... » répéta le jeune homme.

Palmer éprouvait une violente tentation de le presser contre son cœur; mais ces caresses prématurées auraient pu effaroucher Édouard.

« Comme l'intelligence et la mémoire lui reviennent ! s'écria-t-il; allons ! son éducation ne sera ni aussi

longue ni aussi difficile que nous pouvions le craindre... Mon Édouard, ajouta-t-il en s'adressant à son fils, Anna va redevenir comme autrefois ton institutrice, ta compagne, ton amie de tous les instants : elle me l'a promis. »

Édouard semblait comprendre de plus en plus facilement les paroles qu'on lui adressait. Il riait, battait des mains en répétant le nom de son père, de sa mère et celui d'Anna. Cependant, au milieu de sa gaieté, il parut tout à coup frappé d'un souvenir, et, étendant le bras vers la portion des bois qu'on venait de quitter, il dit avec un accent d'épouvante :

« Orangs !

— Ne crains plus rien de ces brutes féroces, mon cher enfant, répliqua le colon; nous sommes nombreux et bien armés; nous saurons te défendre. Plus tard, tu nous conteras ce que tu as souffert parmi ces orangs, les privations, les tortures que tu as endurées avant de t'habituer à cet affreux genre de vie... Mais à présent aie l'esprit en repos; tu es sous la protection de ton père et de tes amis. »

Malgré ces assurances, Édouard semblait éprouver encore par intervalles de vagues inquiétudes, et il regardait fréquemment derrière lui avec une expression de tristesse et d'effroi.

Cependant la troupe avait franchi la chaussée et atteint l'autre rive du lac. Là on retrouva les grands arbres, l'ombre et le feuillage, toutes choses bien précieuses après ce long trajet au soleil.

Lorsque la troupe s'était engagée sur la chaussée, Palmer avait fait défiler tous les chasseurs devant lui, et accompagné d'un lascar, il s'apprêtait à les suivre, lorsque dans le feuillage d'un arbre énorme sur le bord de l'eau, il lui sembla voir quelque chose s'agiter; une pensée le frappa :

« Serait-ce le ravisseur d'Édouard qui le poursuit ? » murmura-t-il.

Outre son fusil, il avait sa hache. Il marcha résolument vers l'arbre, le lascar eut le courage de se joindre à lui.

Richard s'arrêta à deux pas seulement de l'arbre, et continua de regarder attentivement dans cette épaisse verdure. C'était bien un orang qui s'était cantonné dans les branches basses et qui agitait sa massue en grinçant des dents. Il était de la plus grande taille et d'une force prodigieuse. Le colon reconnut du premier coup d'œil le ravisseur d'Édouard.

« Ah ! brute maudite, s'écria-t-il, c'est à toi que je dois les plus cruels chagrins de ma vie... A nous deux ! »

Le farouche animal descendait toujours en grondant et en brandissant son bâton; mais Richard ne bougeait pas et l'attendait de pied ferme, sa hache à la main.

« Prenez garde ! s'écria le lascar, l'orang vient sur vous; il va... »

— Tant mieux ! dit Richard; laissez-moi faire. »

Le lascar, malgré cette recommandation, profita du moment où l'orang se montrait à découvert pour lui tirer un coup de fusil, mais cette blessure ne parut pas occuper l'orang. Se suspendant à une branche par une de ses mains postérieures, il laissa tomber son grand corps en avant, tandis qu'une de ses mains antérieures faisait décrire une courbe rapide à sa massue, grosse comme la cuisse d'un homme. L'effort, augmenté de tout le poids de l'orang, était si terrible, que l'air siffla



et que la massue, frappant le tronc du pandanus, fit voler l'écorce en morceaux. Mais Richard, avec la rapidité de la pensée, s'était jeté de côté, et, profitant du moment où son adversaire était lui-même étourdi de la violence du choc, il lui assena un coup de hache qui retenait comme si le fer eût rencontré un bloc de granit.

Le redoutable animal avait la tête fendue; néanmoins il ne lâcha pas prise sur-le-champ, et demeura suspendu en agitant frénétiquement son bâton. Richard avec un inexorable sang-froid, lui porta un second coup non moins vigoureux que le premier. Cette fois, la tenace vitalité de l'orang fut vaincue; il tomba, palpitant encore et sans abandonner son arme, sur le gazon déjà tout inondé de sang.

« Il est mort! il est mort! cria Palmer avec joie; je ne crains plus rien pour mon fils. »

Accompagné du lascar il rejoignit la troupe en toute hâte.

On suivit le même chemin que la veille; la nuit était déjà assez avancée lorsqu'on arriva à l'habitation, où Mme Surrey avait fait préparer des rafraîchissements pour tous les chasseurs.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle fut la joie d'Anna et de sa mère; Palmer récompensa généreusement les Malais et les lascars.

L'éducation d'Édouard fut à recommencer. Elle réussit parfaitement, grâce surtout aux soins intelligents et dévoués de l'aimable Anna.

Et six ans plus tard, le mariage d'Édouard et d'Anna combla les vœux de ces deux jeunes gens, et de ce père, le modèle des pères, qui se serait cru le plus heureux des hommes si sa chère Élisabeth avait pu partager son bonheur.

ÉLIE BERTHET.

(Extrait de *l'Homme des bois*.)

## VARIÉTÉS.

### PONT SUR LE RHIN A SCHAFFOUSE.

Voici la description du fameux pont de bois sur le Rhin, à Schaffouse, en Suisse, telle que nous la trouvons dans divers auteurs :

« Ce pont, dont la beauté et la singularité excitent l'admiration de tous les voyageurs, est l'ouvrage d'un homme obscur, d'un simple charpentier nommé Ulric Gruben-Mann, habitant d'Untuffen, petit village du canton d'Appenzel. Le cours rapide du fleuve ayant entraîné, peu de temps après leur construction, plusieurs ponts de pierre que l'on avait cru assez solides pour résister à tous les efforts de l'eau, même dans les plus terribles inondations, cet homme, vraiment extraordinaire, proposa aux magistrats de Schaffouse de jeter là un pont de bois, d'une seule arche; le Rhin, dans cet endroit, n'a pas moins de trois cents pieds de largeur.

« Frappés de la hardiesse de la proposition de Gruben-Mann, les magistrats l'acceptèrent, mais sous la condition expresse qu'une pile intermédiaire que le fleuve avait respectée serait employée dans la nouvelle construction. L'architecte, qui tenait à son plan, consentit en apparence à ce qu'on exigeait de lui. Il ne toucha pas à la pile, mais il ne lui fit rien porter.

Qu'on se figure maintenant un édifice couvert dont la longueur est de trois cent soixante-quatre pieds, coiffé d'un toit, et à parois fermées, avec un trottoir absolument de niveau dans toute sa longueur. Une chose qui étonne singulièrement tous ceux qui passent sur ce pont, c'est de sentir qu'il tremble lorsqu'un homme ou même un enfant le traverse, tandis que les voitures les plus chargées y roulent sans le moindre danger. »

Cet admirable ouvrage ne subsiste plus; on en voit le modèle dans une des salles de la bibliothèque; le pont a été brûlé en 1799, pendant la guerre entre les Français et les Autrichiens.

Schaffouse a maintenant un pont de pierre, qui n'a rien de remarquable, et qui est suffisamment solide.

Un peu au-dessous de cette ville est la fameuse chute du Rhin; le fleuve se précipite d'une hauteur de vingt mètres sur une largeur de cent.

A. L.

### LA POULE ET SES POUSSINS.

Après avoir couvé ses œufs avec assiduité, avec zèle, avec ardeur, la poule ne devient pas moins soigneuse lorsque ses poussins sont éclos; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarer, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries et les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions, toutes expressives et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

La poule s'expose elle-même pour les défendre; paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile.

Si on lui a donné à couvrir des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle ne le serait pour ses propres poussins; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre poule qui, pressée de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite incertaine sur le rivage, tremble et se désole, croyant toute sa couvée dans un péril évident, sans qu'il soit en son pouvoir de lui donner du secours.

GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.





Cadet Rousselle a marié (*bis*)  
Ses trois filles dans trois quartiers; (*bis*)  
Les deux premier's ne sont pas belles,  
La troisièm' n'a pas de cervelle;  
Ah! ah! ah! mais vraiment,  
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois deniers, (*bis*)  
C'est pour payer ses créanciers; (*bis*)  
Quand il a montré ses ressources,  
Il les resserre dans sa bourse.  
Ah! ah! ah! mais vraiment,  
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell ne mourra pas, (*bis*)  
Car, avant de sauter le pas, (*bis*)  
On dit qu'il apprend l'orthographe  
Po' r'fair' lui-mèm' son épitaphe.  
Ah! ah! ah! mais vraiment,  
Cadet Rousselle est bon enfant.